

**Zeitschrift:** Mitteilungsblatt / Keramik-Freunde der Schweiz = Revue des Amis Suisses de la Céramique = Rivista degli Amici Svizzeri della Ceramica

**Herausgeber:** Keramik-Freunde der Schweiz

**Band:** - (1957)

**Heft:** 39

  

**Artikel:** Der Bericht des Jesuitenpaters d'Entrecolles aus China über die Herstellung des Porzellans vom Jahre 1712 und 1722

**Autor:** [s.n.]

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-394951>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 17.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

4 décembre (Drouot) fut presque entièrement consacré aux objets d'art, sièges et meubles du XVIIIe siècle. Ces derniers presque tous estampillés ont atteint des prix records. Mais une porcelaine rare entre toutes mérite une mention spéciale. Il s'agit d'un présentoir de forme contournée avec sa tasse et sa soucoupe en Mennecy décorés en couleurs de médaillons à paysages maritimes sur fond vert chargé de quadrillés noirs dans le goût des porcelaines chinoises Kanghsi. Cette pièce exceptionnelle provenant de l'ancienne collection Pierpont-Morgan a été poussée jusqu'à 700 000 frs (ce qui fait avec la taxe 845 000 frs) et à ce prix a été préemptée par les Musées nationaux.

Ces pièces fabriquées dans ce village de Seine-et-Oise dans l'usine fondée par le maréchal duc de Villeroy, vers les années 1735 et suivantes, sont extrêmement recherchées. Elles portent la marque D. V. en rouge, en noir, en bleu, en marron, en creux ou en or, mais seulement dans la première période (Mes Ader, Couturier et Laurin, MM. Damiot, Lacoste et Dillée, experts). (Plaisir de France, 1. 57)

*Hamburg.* Dr. Ernst Hausewedell. 26. November. *Deutsche Fayancen.* Papagei, gelblicher Scherben, weiss glasiert und mit Muffelfarben bemalt. Am Stamm ein Hirschkäfer. Marke: Rad und I Z. Höhe 39 cm, Höchst, Johannes Zeschinger um 1750. 6500.—.

Zwei Potpourrivasen. Marke: M in Mangan bzw. Grün. Höhe: 30,5 cm. Hannoversch-Münden nach Mitte des 18. Jahrhunderts. 1400.—.

*New York.* Parke-Bernet-Galleries. January 15—19. Pair Meissen Porcelain Figures of Woodpeckers, modelled by J. J. Kaendler; C. 1732. \$ 19 000.— (mit Broncemontur).

*Bruxelles.* Galerie Georges Giroux. SPRL, 1 et 2 mars. (Prix en bfrs.) *Porcelaines de Tournai.*

*Assiette*, à décor en camaïeu vert au Chinois. Bord chantourné et doré. 9000.—.

*Assiette*, à décor en camaïeu vert au Chinois. Bord doré, chantourné et à décor de fines rocaïlles à quadrillages. 5000.—.

*Assiette*, à décor bleu d'une scène à deux personnages, tirée de l'opéra de Lucie de Lammermoor. Marli au laurier fleuri. Une assiette de la même série est reproduite, p. 167, dans la «Manufacture . . . de Porcelaine de Tournai». 5000.—.

*Service à café*, sur plateau, à décor bleu dit Ronda. Il comprend: cafetière, théière, pot au lait, sucrier et douze tasses sur sous-tasses. Frételets en forme de fruits. Marque aux Epées en bleu. 15 000.—.

*Petit plat à anse*, à décor polychrome et doré, au centre de la bergeronnette grise, d'un filet bleu entouré d'or et de noeuds d'or. Au rerves titre en or. 11 000.—.

*Faïences de Delft. Deux petites poules*, à décor polychrome au naturel. Légères restaurations. 5600.—.

*Theière*, de forme octogonale, à petits pans coupés, à décor polychrome, sur fond bleu chargé de fleurs, de reserves à personnages et de fleurs. Frotures d'émail, un cheveu. 4800.—.

#### IV. Der Bericht des Jesuitenpaters d'Entrecolles aus China über die Herstellung des Porzellans vom Jahre 1712 und 1722

In jedem Keramikbuch wird einleitend immer auf die Berichte der Missionare aus China hingewiesen, die die Herstellung des Porzellans zum Inhalt haben. Nie aber wird der berühmte Brief des Père d'Entrecolles aus Chingtechen veröffentlicht, obwohl der Name dieses Jesuiten jedem Sammler geläufig ist. Der Brief wurde ungekürzt 1736 abgedruckt im 2. Band von J. B. Du Halde: *Description . . . de l'Empire de la Chine*, also 24 Jahre nach seiner Niederschrift. Comte de Milly in *l'Art de la Porcelaine* (1771), Schreiber in der deutschen Übersetzung (Brandenburg 1774) und auch der *Dictionnaire universel de Commerce* (T. III) von J. Savary des Bruslons (übrigens ein für die Porzellanforschung sehr wichtiges Werk) 1748 bringen nur auszugsweise einzelne Kapitel. Wir glauben aber, dass es von gewissem Interesse ist, hier in unserem Mitteilungsblatt diese «Lettres édifiantes et curieuses» ungekürzt abzudrucken, und zwar genau so wie sie geschrieben wurden.

Pater d'Entrecolles war Missionar in Chintechen und besorgte dort die Seelsorge. Der Brief ist adressiert an Orry de Jaotcheou, einen anderen Jesuiten, und datiert mit 1. September 1712. Dem Inhalt des Briefes kommt insofern geschichtliche Bedeutung zu, als die meisten dieser Porzellanarbeiter in Chingtechen mit dem Pater in direkter Beziehung standen und ihm so die «Geheimnisse» ohne Zwischenträger anvertrauen konnten. Der Brief lautet:

Tout ce qu'il y a à sçavoir sur la porcelaine, dit le P. Dentrecolles, se réduit à ce qui entre dans sa composition, et aux préparatifs qu'on y apporte: aux différentes espèces de porcelaine, et à la manière de les former: à l'huile qui lui donne de l'éclat, et à ses qualitez: au couleurs qui en font l'ornement, et à l'art de les appliquer: à la cuisson, et aux mesures qui se prennent, pour lui donner le degré de chaleur qui convient. Enfin on finira par quelques réflexions sur la porcelaine ancienne et sur la moderne, et sur certaines choses qui rendent impraticables aux Chinois des ouvrages, dont on a envoyé, et dont on pourroit envoyer des desseins. Ces

ouvrages où il est impossible de réussir à la Chine, se feroient peut-être facilement en Europe, si l'on y trouvoit les mêmes matériaux.

Mais avant que de commencer, il est à propos de détromper ceux, qui croiroient peut-être que le nom de porcelaine vient d'un mot Chinois. A la vérité il y a des mots, quoi qu'en petit nombre, qui sont François et Chinois tout ensemble. Ce que nous appelons thé, par exemple, a pareillement le nom de thé dans la province de *Fo kien* quoi qu'il s'appelle *tcha* dans la langue Mandarine: *papa* et *mama* sont aussi des noms, qui en certaines provinces, et à *King te tching* en particulier, sont dans la bouche des enfans, pour signifier pere, mere, et grand-mere: mais pour ce qui est du nom de porcelaine, c'est si peu un mot Chinois, qu'aucune des syllables qui le composent, ne peut ni être prononcée, ni être écrite par des Chinois, ces sons ne se trouvant point dans leur langue. Il y a apparence que c'est des Portugais qu'on a pris ce nom, quoique parmi eux *Porcellana* signifie proprement une tasse, ou une écuelle, et que *Loça* soit le nom qu'ils donnent généralement à tous les ouvrages que nous nommons porcelaine. Les Chinois l'appellent communément *Tse ki*.

La matière de la porcelaine se compose de deux sortes de terre, l'une appelée *Pe tun tse*, et l'autre qu'on nomme *Kao lin*. Celle-ci est parsemée de corpuscules, qui ont quelque éclat: l'autre est simplement blanche et très-fine au toucher. En même temps qu'un grand nombre de grosses barques remontent la rivière de *Iao tcheou* à *King te tching*, pour se charger de porcelaines, il en descend de *Ki muen* presque autant de petites, qui sont chargées de *Pe tun tse*, et de *Kao lin* réduits en forme de briques: car *King te tching* ne produit aucun des matériaux propres à la porcelaine.

Les *Pe tun tse* dont le grain est si fin, ne sont autre chose que des quartiers de rochers, qu'on tire des carrières, et auxquels on donne cette forme. Toute sorte de pierre n'est pas propre à former le *Pe tun tse*, autrement il seroit inutile d'en aller chercher à vingt ou trente lieuës dans la province voisine. La bonne pierre, disent les Chinois doit tirer un peu sur le verd.

Voici quelle est la première préparation: on se sert d'une massue de fer pour briser ces quartiers de pierre: après quoi on met les morceaux brisez dans des mortiers et par le moyen de l'eau de la même manière que font les moyen de certains leviers, qui ont une tête de pierre armée de fer, on acheve de les réduire en une poudre très-fine. Ces leviers jouent sans cesse, ou par le travail des hommes ou par le moyen de l'eau, de la même manière que sont les martinets dans les moulins à papier.

On jette ensuite cette poussière dans une grande urne remplie d'eau, et on la remue fortement avec une pelle de fer. Quand on la laisse reposer quelques momens, il surnage une espèce de crème épaisse de quatre à cinq doigts: on la

leve, et on la verse dans un autre vase plein d'eau. On agite ainsi plusieurs fois l'eau de la première urne, recueillant à chaque fois le nuage qui s'est formé, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que le gros marc que son poids précipite d'abord. On le tire, et on le pile de nouveau.

Au regard de la seconde urne où a été jetté ce que l'on a recueilli de la première, on attend qu'il se soit formé au fond une espèce de pâte: lorsque l'eau paroît au-dessus fort claire on la verse par inclination, pour ne pas troubler le sédiment, et l'on jette cette pâte dans de grands moules propres à le sécher. Avant qu'elle soit tout-à-fait durcie, on la partage en petits carreaux, qu'on achette par centaines. Cette figure et sa couleur lui on fait donner le nom de *Pe tun tse*.

Les moules où se jette cette pâte, sont des espèces de caisses fort grandes et fort larges. Le fond est rempli de briques placées selon leur hauteur, de telle sorte que la superficie soit égale. Sur le lit de briques ainsi rangées, on étend une grosse toile qui remplit la capacité de la caisse; alors on y verse la matière, qu'on couvre peu après d'une autre toile, sur laquelle on met un lit de briques couchées de plat les unes auprès des autres. Tout cela sert à exprimer l'eau plus promptement, sans que rien se perde de la matière de la porcelaine, qui en se durcissant, reçoit aisément la figure des briques.

Il n'y auroit rien à ajouter à ce travail, si les Chinois n'étoient pas accoutumés à altérer leurs marchandises: mais des gens qui roulent de petits grains de pâte dans de la poussière de poivre pour les en couvrir, et les mêler avec du poivre véritable, n'ont garde de vendre les *Pe tun tse*, sans y mêler du marc. C'est pourquoi on est obligé de les purifier encore à *King te tching*, avant que de les mettre en œuvre.

Le *Kao lin* qui entre dans la composition de la porcelaine, demande un peu moins de travail que les *Pe tun tse*: la nature y a plus de part. On en trouve des mines dans le sein des montagns, qui sont couvertes au dehors d'une terre rougeâtre. Ces mines sont assez profondes: on y trouve par grumeaux la matière en question, dont on fait des quartiers en forme de carreaux, en observant la même méthode que j'ai marquée par rapport au *Pe tun tse*. Je ne ferois pas difficulté de croire que la terre blanche de Malthe, qu'on appelle de S. Paul, auroit dans sa matrice beaucoup de rapport avec le *Kao lin* dont je parle, quoiqu'on n'y remarque pas les petites parties argentées, dont est semé le *Kao lin*.

C'est du *Kao lin*, que la porcelaine fine tire toute sa fermeté: il en est comme les nerfs. Ainsi c'est le mélange d'une terre molle qui donne de la force aux *Pe tun tse*, lesquels se tirent des plus durs rochers. Un riche marchand m'a conté que des Anglois ou des Hollandois firent acheter il y a quelques années des *Pe tun tse*, qu'ils emportèrent dans leur

pays, pour y faire de la porcelaine: mais que n'ayant point pris de *Kao lin*, leur entreprise échoua, comme ils l'ont avoué depuis. Sur quoi le marchand Chinois disoit en riant: ils vouloient avoir un corps, dont les chairs se soultinssent sans ossements.

On a trouvé depuis peu de tems une nouvelle matière propre à entrer dans la composition de la porcelaine: c'est une pierre, ou une espèce de craye qui s'appelle *Hoa ché*, dont les Médecins Chinois font une espèce de tisane, qu'ils disent être détersive, apéritive, et rafraîchissante. Ils prennent six parts de cette pierre, et une part de réglisse, qu'ils pulvérisent: ils mettent une demie cuillerée de cette poudre dans une tasse d'eau fraîche, qu'ils font boire au malade, et ils prétendent que cette tisane rafraîchit le sang, et tempère les chaleurs internes.

Les ouvriers en porcelaine se sont avisez d'employer cette même pierre à la place du *Kao lin*. Peut-être que tel endroit de l'Europe, où l'on ne trouvera point de *Kao lin*, fournira la pierre *Hoa ché*. Elle se nomme *Hoa*, parce qu'elle est glutineuse, et qu'elle approche en quelque sorte du savon.

La porcelaine faite avec le *Hoa ché*, est rare, et beaucoup plus chère que l'autre: elle a un grain extrêmement fin, et pour ce qui regarde l'ouvrage du pinceau, si on la compare à la porcelaine ordinaire, elle est à peu-près ce qu'est le vélin au papier. De plus, cette porcelaine est d'une légèreté qui surprend une main accoutumée à manier d'autres porcelaines: aussi est-elle beaucoup plus fragile que la commune, et il est difficile d'attraper le véritable degré de sa cuite. Il y en a qui ne se servent pas du *Hoa ché*, pour faire le corps de l'ouvrage: ils se contentent d'en faire une colle assez déliée, où ils plongent la porcelaine, quand elle est sèche, afin qu'elle en prenne une couche, avant que de recevoir les couleurs et le vernis. Par-là elle acquiert quelques degrés de beauté.

Mais de quelle manière met-on en œuvre le *Hoa ché*? C'est ce qu'il faut expliquer. 1°. Lorsqu'on l'a tiré de la mine, on le lave avec de l'eau de rivière, ou de pluie, pour en séparer un reste de terre jaunâtre, qui y est attachée. 2°. On le brise, on le met dans une cuve d'eau, pour le dissoudre et on le prépare, en lui donnant les mêmes façons qu'au *Kao lin*. On assure qu'on peut faire de la porcelaine avec le seul *Hoa ché* préparé de la sorte, et sans aucun mélange: cependant un de mes néophytes, qui a fait de semblables porcelaines, m'a dit que sur huit parts de *Hoa ché*, il mettoit deux parts de *Pe tun tse*: et que pour le reste on procédoit selon la méthode qui s'observe, quand on fait la porcelaine ordinaire avec le *Pe tun tse*, et le *Kao lin*. Dans cette nouvelle espèce de porcelaine, le *Hoa ché* tient la place du *Kao lin*: mais l'un est beaucoup plus cher que l'autre. La charge de *Kao lin* ne coûte que 20. sols, au lieu que celle de *Hoa ché* revient à un écu. Ainsi il n'est pas surprenant que cette sorte de porcelaine coûte plus que la commune.

Je ferai encore une observation sur le *Hoa ché*. Lorsqu'on l'a préparé, et qu'on l'a disposé en petits carreaux, semblables à ceux de *Pe tun tse*, on délaye dans l'eau une certaine quantité de ces petits carreaux, et l'on en forme une colle bien claire: ensuite on y trempe le pinceau, puis on trace sur la porcelaine divers desseins: après quoi, lorsqu'elle est sèche, on lui donne le vernis. Quand la porcelaine est cuite, on aperçoit ces desseins, qui sont d'une blancheur différente, de celle qui est sur le corps de la porcelaine. Il semble que se soit une vapeur déliée répandue sur la surface. Le blanc de *Hoa ché* s'appelle blanc d'ivoire *Siang ya pé*.

On peint des figures sur la porcelaine avec le *Che kao*, qui est une espèce de pierre ou de minéral semblable à l'alun, de même qu'avec le *Hoa ché*: ce qui lui donne une autre espèce de couleur blanche: mais le *Che kao*, a cela de particulier, qu'avant que de le préparer comme le *Hoa ché*, il faut le rôtir dans le foyer: après quoi on le brise, et on lui donne les mêmes façons qu'au *Hoa ché*: on le jette dans un vase plein d'eau: on l'y agite, on ramasse à diverses reprises la crème qui surnage, et quand tout cela est fait, on trouve une masse pure, qu'on emploie de même que le *Hoa ché* purifié.

Le *Che kao* ne sauroit servir à former le corps de la porcelaine: on n'a trouvé jusqu'ici que le *Hoa ché*, qui pût tenir la place du *Kao lin*, et donner de la solidité à la porcelaine. Si, à ce qu'on m'a dit, l'on mettoit plus de deux parts de *Pe tun tse* sur huit parts de *Hoa ché*, la porcelaine s'affaîsseroit en la cuisant, parce qu'elle manqueroit de fermeté, ou plutôt que ses parties ne seroient pas suffisamment liées ensemble.

Outre les barques chargées de *Pe tun tse*, et de *Kao lin*, dont le rivage de *King te tching* est bordé, on en trouve d'autres remplies d'une substance blancheâtre et liquide. Je sçavois depuis long-tems que cette substance étoit l'huile, qui donne à la porcelaine sa blancheur et son éclat: mais j'en ignorois la composition que j'ai enfin apprise. Il semble que le nom Chinois *Yeou*, qui se donne aux différentes sortes d'huile, convient moins à la liqueur dont je parle, que celui de *Tsi*, qui signifie vernis, et je crois que c'est ainsi qu'on l'appelleroit en Europe. Cette huile ou ce vernis, se tire de la pierre la plus dure, ce qui n'est pas surprenant, puisqu'on prétend que les pierres se forment principalement des sels et des huiles de la terre, qui se mêlent, et qui s'unissent étroitement ensemble.

Quoique l'espèce de pierre, dont se font les *Pe tun tse*, puisse être employée indifféremment pour en tirer de l'huile, on fait choix pourtant de celle qui est la plus blanche, et dont les taches sont les plus vertes. L'histoire de *Feou Leang*, bien qu'elle ne descende pas dans le détail, dit que la bonne pierre pour l'huile, est celle qui a des taches semblables à la couleur de feuilles de cyprès *Pe chu ye pan*, ou qui a des marques rousses sur un fond un peu brun, à peu-près comme le linaire, *Iu tchi ma tang*. (A suivre)